VII

FAS EST ... FASTI

par Danielle PORTE
Maître de conférences à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *Comment les* **Fastes** *d'Ovide répondent si bien aux desseins d'Auguste qu'on peut y voir une œuvre de commande destinée à la propagande romaine aux yeux des pays conquis, autant qu'y déceler le souci d'ancrer le culte de la* **gens Iulia** *dans le quotidien des sujets d'Auguste. La vie religieuse du peuple devient ainsi le* **théâtre** *que souhaitait Mécène, où évoluerait Auguste* **dieu**, *un Auguste vieillissant, avec la figure duquel Ovide prend soin d'harmoniser son œuvre, premier livre sacré à l'usage du monde.*

EPITOME. — *Qua fide Nasonis poetae Fasti adeo consiliis Augusti adhaeserint ut appareant opus a Principe ipso incitatum, quod ille destinauerit famae imperii Romani apud gentes uictas augendae, pariter ac conatus inserendi, in rebus quotidie ab Augusti ciuibus gestis, gentis Iuliae cultus.*

Romanorum religio sic intellecta est, Maecenatis sententia, ut scaena in qua spectaretur Augustus deus, iam senescens, cuius opinionibus ac studiis delectis Ouidius curauerit ut apte adaequaret carmen suum, primum librum sacris rebus deditum qui toti imperio usui esset.

FASTE : « permis par la religion ou les autorités religieuses ». Quel Romain aurait pu l'ignorer, puisque la distinction entre jours fastes et néfastes déterminait, jour après jour, toute son activité, qu'elle suffisait à autoriser ou suspendre ?

La définition qu'en donne Ovide au livre I (v. 47-48) paraît alors bien superflue, et invite à se poser, sur le *pourquoi* du livre et sur sa conception, des questions plus générales. Si, jadis, j'isolais l'interdit, dans les *Métamorphoses* ou dans les *Fastes*, j'étudierai aujourd'hui le *permis*, ce qui est « dans le dessein des dieux », selon le sens que *F.*, 1, 532 nous invite à donner au mot *fas*.

Que les *Fastes* soient une œuvre de commande, je crois, encore que rien ne nous en soit expressément affirmé, qu'on ne peut en douter. La concordance étroite entre les *Fastes* de Préneste et les nôtres parle pour une origine commune : la volonté d'Auguste, qui fit choix, pour y installer les marbres officiels du calendrier romain, d'une ville-symbole, Préneste, sanctuaire antique de la Fortune, habilitée, donc, à recevoir le code religieux du peuple que sa religion avait mené au premier rang du monde [1].

1. Cicéron, *Har. resp.*, 19, dont on peut trouver le reflet poétique dans Ovide, *F.*, 1, 210 :
At postquam Fortuna loci caput extulit huius,
Et tetigit summos uertice Roma deos.
La statue de Verrius Flaccus, ordonnateur des Fastes, fut érigée sur la partie haute du Forum de

Il existait, certes, des Fastes plus anciens, depuis que Cn. Flavius, en 304 av. J.-C., avait pris l'initiative d'en ordonner la publication. Mais, à ce tournant de l'Histoire qu'Auguste a conscience de faire vivre à Rome, à ce nouveau départ que donne à l'*Urbs* et au monde la volonté qu'il a d'inaugurer un nouvel Âge d'or[2], de nouveaux *Fastes* s'imposaient, qui tinssent compte des nouveaux acquis de tout un régime, et s'inscrivissent dans le mouvement qu'Auguste entendait imprimer désormais à l'ordre des choses romain et mondial. *Fas est...* se matérialise en *Fasti* : ce qui est *fas*, la doctrine officielle, édictée par les dieux, pour l'ancien calendrier, et par *le* dieu encore vivant pour les récents ajouts, devient, gravée dans le marbre *et* développée sur le parchemin, les *Fastes*.

Pourquoi cette double rédaction? Les Fastes gravés à Préneste[3] ne peuvent pas quitter la ville. Ce que le marbre ne saurait faire, le parchemin le peut : transporter aux quatre coins du monde l'image de Rome en train d'adorer, lui faire savoir quelles forces de victoire Rome obtient de ses dieux, grâce à la continuité sans faille de sa *pietas*.

Et pourquoi Ovide? D'abord, par la force des choses. 19, 15, 8, ont enlevé aux lettres Virgile, Properce, Horace. Ovide est le dernier poète de la pléiade illustre. S'il n'est nullement l'homme lige d'Auguste, — comme Messala, qui lui donna le départ littéraire et dont il prononça l'éloge funèbre en 9[4], Ovide flirte avec le Pouvoir, sans jamais se donner à lui — son ouvrage le plus récent lui a pourtant conféré une sorte d'habilitation à servir les grandes causes : avec les *Métamorphoses*, il a jeté ce lien de continuité entre la Grèce et Rome qui répond aux aspirations du nouvel *autokrator*, en poursuivant en terre italienne les innombrables transformations et apothéoses qu'il avait collectionnées au sein du monde grec : les chants XIII à XV faisaient de Rome la fille et la pareille des civilisations hellènes, puisque chez elle aussi avaient cours les mêmes lois universelles, qui changeaient Hippolyte en Virbius, Egérie en fleuve, Hersilia en Hora, Picus en pivert, et César en étoile[5]; et c'est bien Ovide qui a œuvré pour l'établir : il est tout

Préneste, en face de l'hémicycle supportant les tables de marbre (Suétone, *Gr. ill.*, 17). Cela prouve évidemment une œuvre officielle.

2. Virgile, *Én.*, 6, 792-793 : *Augustus Caesar, Diui genus, aurea condet saecula...*

3. Et probablement en d'autres lieux : J. GAGÉ cite la série des tables calendaires gravées que nous possédons (Caere, Allifa, Gabies, Venouse, etc.) d'époque augustéenne (*Res Gestae*, Paris, 1977, p. 160-161).

4. En *Pont.*, 2, 3, 75-78, Ovide précise que c'est Messala qui l'engage à publier ses premières œuvres, et en *Pont.*, 1, 7, 27-30, il l'appelle *Hortator studii causaque faxque mei*. Ovide restera toute sa vie l'intime du second fils de Messala, Aurélius Cotta (*Pont.*, 1, 5; 3, 2, 5; 3, 8; *Tr.*, 4, 5 *passim*) et donc, fréquentera la maison de son père (qu'il partageait avec Agrippa) sur le Palatin, à deux pas de celle d'Auguste et de Verrius Flaccus, (Suétone, *Gr.*, 17). Le prince n'hésitera pas à confier une escadre à Messala, pourtant son ennemi de jeunesse, à Actium, et créera plus tard pour lui la charge de Préfet de la Ville. La caution de Messala dut favoriser la confiance officielle d'Auguste envers le poète, autant que l'engager à ne pas se priver de son talent. Ce qui ne sous-entend pas qu'Ovide ne pût garder ses distances avec le Pouvoir, et peut-être s'engager dans un clan politique hostile à Tibère et favorable à Germanicus, comme je l'ai supposé jadis (*Latomus*, 43, 2, 1984, 284-306). Pour ce qui est de l'attitude générale d'Ovide, on lira, entre beaucoup d'autres, A. K. ALLEN, *The Fasti of Ovid and the Augustan Propaganda*, dans *A. J. Ph.*, 43, 1922, 250-266 et R. SYME, *History in Ovid*, Oxford, 1978.

5. *Met.*, 15, 536 sqq.; 15, 551; 14, 849 sqq.; 14, 314; 15, 840 sqq. Voir *Journées ovidiennes de Parménie*, Bruxelles, 1985, p. 175-198, not. 192-198.

désigné pour présenter au monde la religion de Rome et la divinité des chefs.

Dans les *Fastes* qu'il entreprend, la pensée d'Ovide épousera aussi, étroitement, la volonté d'Auguste. En voici un exemple.

Pour engager ses sujets à se marier, en 8 ap. J.-C., le prince s'adresse lui-même aux contrevenants, dans un long discours qu'a transcrit Dion Cassius, au terme duquel il fait intervenir Romulus : « Songez-vous, s'écrie-t-il, à la juste indignation que ressentirait Romulus, notre fondateur, s'il comparait les générations de son temps avec les vôtres, à vous qui refusez de donner le jour à des enfants légitimes? à celle de ces Romains qui étaient avec lui, s'ils réfléchissaient qu'ils ont été jusqu'à ravir des filles de nation étrangère, tandis que vous, vous n'aimez même pas celles de votre pays! [6] ». Que reste-t-il alors aux femmes délaissées, si elles désirent enfanter sans ces hommes qui les boudent? A recourir à la magie, tel le fouet des Luperques. *Nupta, quid exspectas*? aurait pu continuer Auguste. C'est Ovide qui, en *F.*, 2, 425 sqq., prend le relais; mais son étiologie des Lupercales par la stérilité des Sabines était déjà dans la bouche d'Auguste. Sabines? Romaines des années 8? C'est tout un; Ovide et Auguste marchent la main dans la main, au point que le poète, désireux d'axer les *Lupercalia* sur les idées de natalité chères au prince [7], gauchira les intentions de la fête et sa divinité, comme je l'ai montré ici il y a vingt ans, et se gardera bien d'annoncer, dès le 13 février, qu'on entre dans la neuvaine des morts, durant laquelle les mariages sont interdits [8] ce qui laissera pour ainsi dire la fête en dehors des jours dédiés aux disparus, et ne contrariera donc pas l'optique qu'il souhaite lui donner : « c'est aussi le moment d'apaiser les tombeaux », ajoute-t-il, comme en passant, au vers 533, faisant des *Parentalia* et des *Feralia* comme une annexe, alors que leur célébration a duré neuf jours pleins.

Peut-être, donc, n'est-il pas simple rhétorique, l'étonnement qu'avoue Ovide lui-même en commençant son œuvre : « (J'ai fait, jadis, des vers d'amour), et me voilà chantant les choses du sacré, et les moments inscrits aux Fastes : qui eût imaginé qu'il y eût un chemin menant de l'un à l'autre? [9] ». Cette mutation radicale de son genre n'est peut-être pas spontanée. En tout cas, lui-même a le sentiment d'entreprendre une œuvre julienne :

> *Caesaris arma canant alii, nos Caesaris aras,*
> *et quoscumque sacris addidit ille dies* [10].

6. En 56, 5 (8 ap. J.-C.). Écho exact en *F.*, 2, 431-434 : « Que me sert, s'écrie Romulus, d'avoir enlevé les Sabines? ». Si Dion Cassius écrit un siècle et demi après l'époque augustéenne, la précision de ses informations et la multiplicité de ses sources nous permettent de penser que, pour les discours qu'il prête à Mécène, Agrippa, Auguste, il devait disposer d'archives officielles.

7. Outre ce passage de Dion Cassius, il faut citer Suétone, *Aug.*, 89 (Auguste fit lire au peuple un ancien discours de Métellus sur la repopulation, cf. Aulu-Gelle, *N. A.*, 1, 3) qui cite plusieurs mesures et lois prises par Auguste sur ce sujet depuis — 18. Le *Chant Séculaire* d'Horace en donne un autre écho, aux vers 13-20 (prière à Ilithyie).

8. Ovide, *F.*, 2, 557-570 : incompatibilité entre les torches nuptiales et les torches des funérailles. Mention des portes de temples fermées, des autels privés d'encens et de feu, images d'une cité désolée et tournée vers la mort qui ne cadre pas avec les idées de fécondité.

9. *F.*, 2, 5-8.

10. 1, 13-14 : « À d'autres de chanter les combats de César, je chante ses autels, et tous les jours qu'il ajouta à ceux qui nous étaient sacrés ».

Quoi qu'il en fût, il ne pouvait avoir accès aux documents indispensables que par le gré d'Auguste, Grand Pontife depuis — 12. Comment ne pas penser, s'il est vrai que les *Fastes* de Préneste étaient encore en chantier en + 10, mais aussi qu'Ovide en fait parfois un simple décalque [11], que l'antiquaire et le poète avaient sous les yeux une source commune, les Fastes officiels, sans doute sous une forme maniable et retouchable, ces rouleaux de papyrus ou de parchemin qu'implique la formule de *F.*, 1, 657 : *Ter quater euolui signantes tempora fastos...* « trois fois, puis quatre fois, j'ai *déroulé...* »? Où les eussent-ils pris, sinon chez les Pontifes qui en avaient la garde, et ne les communiquaient sûrement pas sans l'aveu de leur supérieur, Auguste lui-même? Lequel, pointilleux comme il fut à l'égard des Livres de révélations [12], dut bien aussi superviser l'emploi des documents sacrés. Lors, donc, qu'Ovide écrit : *Quod tamen ex ipsis licuit mihi discere Fastis* (I, 289), il se réfère certainement aux Fastes — *ipsis* — officiels [13] et avoue en même temps qu'il n'eut pas accès aux arcanes et subit la censure, comme il était d'ailleurs de règle à Rome, où des précautions rigoureuses protégeaient la science des prêtres et ses secrets [14].

Commandés par Auguste ou inspirés par lui, les *Fastes* d'Ovide sont, de toute façon, un reflet du régime. Et en profondeur.

A l'usage de quel public?

On les a dits ouvrage didactique. Certes. Mais pas pour le public romain, qui n'attendait pas plus les instructions d'Ovide, pour régler sa vie religieuse, que le paysan latin n'attendait, pour labourer, semer, enter ou moissonner, les instructions de Virgile. Notre poète, d'ailleurs, se présente le plus souvent en spectateur des rites, et, plutôt qu'instruire les autres, va s'informer lui-même auprès des célébrants ou des participants [15]. Non. Les fêtes ancestrales étaient toujours célébrées de son temps, telles les Lupercales de 44. Le destinataire des *Fastes*, c'est le reste du monde, qui ne viendra pas à Préneste apprendre les rituels de ses vainqueurs.

Soucieux de l'information de ses sujets, Auguste a multiplié les mises au point, bilans, exposés de référence, dans la pensée qu'il faut codifier ce qu'il entend établir de l'héritage romain qu'il accepte et transforme. Lui-même laisse quatre sommaires de ce genre, que Drusus lira devant son bûcher [16], commande à des géographes, dont Agrippa, une carte de

11. Ne serait-ce que la définition des catégories de jours, donnée de façon identique dans les deux ouvrages en leur début.

12. Auguste ordonne ainsi aux Pontifes de recopier les Livres Sibyllins de leur propre main, « pour éviter les indiscrétions », avant de les faire enfermer, derrière deux verrous d'or, sous le socle de l'Apollon Palatin (Dion Cassius, 54, 17; Suétone, *Aug.*, 51).

13. Expression comparable : *Annalibus eruta priscis* (I, 7).

14. Varron, *L. L.*, 5, 8; Liv., 6, 9; Val. Max., 1, 1, 13; Festus, s. u. *Arcani*, etc. Comme le remarque Augustin citant Varron (*C. D.*, 4, 31), la religion ne serait pas tenable sans le secret.

15. Il voit ainsi les femmes descendre aux *Vestalia* les pieds nus (6, 395 sqq.) rencontre le cortège d'Anna Perenna (3, 539 sqq.), monte au Capitole avec la foule le 1er janvier (1, 75 sqq.) interroge le Flamen de Quirinus sur les *Robigalia* (4, 905 sqq.), etc.

16. Dion Cass., 56, 33 : un livre de prescriptions sur ses obsèques, un d'indications biographiques destinées à être affichées sur plaques de bronze devant son sanctuaire (nous en avons gardé ce qui forme les *Res Gestae*); un sur l'état des armées, des finances publiques, un dernier de politique générale et internationale. Suétone, *Aug.*, 101.

l'Empire et un atlas [17], à son bibliothécaire Hygin, grand ami d'Ovide [18], des livres sur les villes d'Italie, sur les familles troyennes, tous ouvrages destinés à l'instruction de Rome et du monde au même titre que le 4e livre de Properce, l'*Énéide*, et tant d'autres. Dans le domaine religieux, Rome n'avait pas de Bible, et aucun livre qui ne fût technique. Elle ne pouvait rien présenter au monde qui fût l'équivalent des récits mythologiques dont se nourrissaient la pensée et les croyances du bassin méditerranéen. Auguste pourvut aux manques. Le monde avait les *Travaux et les Jours*? Il eut, lui, les travaux, ce furent les *Géorgiques* [19]; plus tard, il se donna les jours, ce furent les *Fastes*.

Car ce dessein mondial, Auguste le nourrissait depuis 27, conscient des exigences et des besoins de ce nouvel empire dont il lui fallait prendre les rênes. Écoutons, dans la bouche de Mécène, les principes directeurs qu'Auguste appliquera scrupuleusement :

En une sorte d'humanisme cosmique, l'*amour* pour Rome doit remplacer la simple obéissance, cet amour que nous trouvons évoqué sous la plume d'Ovide avec *Si qua parum Romam timebit, amet!* en *F.*, 1, 718. On fera donc entrer au Sénat des représentants des peuples alliés pour que ceux qui ont part au pouvoir d'Auguste le *chérissent* [20] et qu'ils *aiment* comme la leur propre l'autorité suprême d'Auguste. Rome doit devenir leur patrie, car elle seule est la Ville, leurs propres pays n'étant que des banlieues [21].

Cette ville étendue à l'échelle de l'univers, où régnera l'harmonie née du *consensus*, communication et participation, Mécène la conçoit comme un temple immense, et il le dit : « La terre entière sera pour toi une enceinte sacrée; toutes les villes seront des sanctuaires et tous les hommes des statues [22] ». Dans cette ville-sanctuaire, n'aura cours qu'une seule religion, la religion ancestrale de Rome, qu'Auguste, « s'il désire devenir immortel », doit « honorer suivant les rites ancestraux et obliger les autres à pratiquer [23] ». Et le monde sera dès lors invité à regarder la scène d'un seul théâtre, où évoluera un seul acteur, comme un dieu-vivant offert à l'adoration universelle : « tu vivras sur une sorte de théâtre, qui sera l'univers tout entier [24] ».

17. Pline, *N. H.*, 3, 2, 16; 4, 12, 81.

18. Suétone, *Gr.*, 20 (*familiarissimus Ouidio poetae*). Oeuvres : Servius, *Én.*, 5, 389 et 3, 553.

19. Auguste a commandé à Virgile les *Géorgiques* et l'*Énéide* suivant Servius, *Én.*, praef., et l'intention avouée du poète fut de *Homerum imitari et Augustum laudare a parentibus.*

20. Dion, 52, 18 : *Φιλησουσί σε, ἅτε καὶ κοινωνοί σοι τῆς ἀρχῆς γεγονότες... καὶ τὴν ἡγεμονίαν αὐτοῖς κοινοῖ, ὅπως ὡς οἰκείαν αὐτὴν σπουδάξωσι.* Même chose pour les décrets du Sénat (32).

21. *Ὥσπερ τινὰ μίαν τὴν ἡμετέραν πόλιν οἰκοῦντες, καὶ ταύτην μὲν ὄντως πόλιν, τὰ δὲ δὴ, σφέτερα ἀγροῦς καὶ κώμας νομίζοντες εἶναι ·* (19).

22. *Πᾶσα μὲν γῆ τεμένισμα ἔσται, πᾶσαι δὲ πόλεις ναοί, πάντες δ' οἱ ἄνθρωποι ἀγάλματα.* (35).

23. *Ὥστ' εἴπερ ἀθάνατος ὄντως ἐπιθυμεῖς γενέσθαι... (καὶ) προσέτι τὸ μὲν θεῖον πάντη πάντως, αὐτός τε σέβου κατὰ τὰ πάτρια, καὶ τοὺς ἄλλους τιμᾶν ἀνάγκαζε.* (36).

24. *Καθάπερ γὰρ ἔν τινι τῆς ὅλης οἰκουμένης θέατρῳ ζήσῃ.* (34). R. ÉTIENNE, *Le siècle d'Auguste*, Paris, 1970, p. 47, évoque ce « mécanisme bien huilé que l'empereur a mis en place » et conclut : « *Rome, c'est moi*! aurait pu dire Auguste. Et au-delà des distinctions juridiques subtiles et ambiguës, c'est sa personne que propose Auguste à l'adoration des sujets ».

Rome, temple d'Auguste dieu : telle est la conception nouvelle, gouvernementale puisque exposée par Mécène lui-même, qui me paraît justifier l'entreprise d'envergure qu'est la composition des *Fastes*.

Mise à l'usage du reste du monde, la religion romaine ne saurait se contenter de ses récits nationaux, pittoresques et savoureux autant qu'on voudra, mais dépourvus de la grandeur théologique et cosmique qui convient au mythe. La bourgade palatine où ils trouvèrent naissance a vu éclater ses limites aux dimensions d'un empire : il faut que les nouveaux Romains se sentent en familiarité avec ces réalités religieuses qu'on impose à leur dévotion. Les *Fastes* ne seront donc aucunement un bastion du nationalisme, et l'harmonisation subtile qu'Ovide a opérée entre les rites archaïques latins et les explications grecques ou les références à des concepts grecs, est sans doute à comprendre dans cet esprit-là. « Hellénisme impénitent » ? Certes; hellénisme obligé, aussi. Les Grecs qui rencontreront à l'origine des fêtes latines Évandre, Hercule, Énée, Ino-Leucothea, Pan, Dionysos, Déméter ou Saturne, se trouveront en pays de connaissance, et accepteront sans regimber des dieux qui sont les leurs. De cet universalisme concerté, je verrais une preuve dans la réflexion d'Ovide, au début des *Fastes* :

« Quel dieu vais-je te dire, Janus aux deux visages? Car la Grèce n'a pas d'être divin qui te ressemble [25] ». Voilà qui est révélateur, tout comme la comparaison qui suit avec la triple Hécate [26]. Les Romains, qui connaissaient bien l'apparence de leur plus ancien dieu, ne serait-ce que pour la voir dans leurs mains, gravée sur les pièces de bronze anciennes offertes au jour de l'An, et qui leur étaient familières, n'avaient nul besoin d'Hécate pour se figurer Janus. Des Grecs ou des Orientaux, si.

Ce dosage étudié, nous l'entrevoyons encore dans l'identification de Janus avec le Chaos [27]. Le vieux dieu latin s'intègre dans les conceptions grecques, devenant d'un coup plus vénérable que tous les dieux de la mythologie, puisqu'il préexiste même au Ciel et à la Terre premiers, Ouranos et Gaia. Mais sitôt cette peinture cosmique [28] achevée, le poète revient au folklore national avec les indigitations du dieu, qui le réduisent à d'humbles fonctions, Patulcius, Clusius, « Celui-qui-ouvre, Celui-qui-ferme », d'aussi peu d'envergure qu'Adeona et Abeona, « Celle-qui-fait-venir, Celle-qui-fait-aller » [29]...

C'est cette conciliation entre les croyances qui assurera la paix mondiale. L'heure n'est plus à la conquête, mais à l'organisation d'un monde immense, dont il s'agit d'harmoniser, sans heurt et sans offense, les particu-

25. *F.*, 1, 89-90 :
Quem tamen esse deum te dicam, Iane biformis?
Nam tibi par nullum Graecia numen habet.

26. 1, 141-144. Même va-et-vient d'une civilisation à l'autre, quand Ovide évoque le sacrifice de l'âne à Lampsaque, des chiens au pays des Sapéens (*F.*, 1, 440; 389-390), ou d'un cheval en Perse (1, 385). Il existait des sacrifices de chiens à Rome (Lupercales) qu'il connaît (*Robigalia*), et aussi de chevaux (Ides d'octobre). Autre marque d'une conception universaliste.

27. 1, 103.

28. Macrobe a réuni toutes les interprétations cosmiques de Janus en *Sat.*, 1, 9.

29. Augustin, *C. D.*, 7, 3.

larités. Tout est romain, et Jupiter ne voit plus du haut des cieux que des terres romaines :

> *Jupiter arce sua totum cum spectat in orbem*
> *nil nisi Romanum quod tueatur habet*[30].

C'est la Paix qui va devenir leitmotiv. Elle est enfermée, comme un trésor, dans le temple de ce Janus qui, lui-même, ignore la guerre — *nil mihi cum bello*[31] — et ne voit, quand il lève les yeux, rien qui ne soit paisible :

> *Adspexit toto quidquid in orbe fuit :*
> *Pax erat*[32].

Grâce à Auguste, qui se fit un titre d'orgueil d'une triple fermeture du Janus, et dont le poète évoque l'action extérieure avec le mot choisi de *pacare*[33], le monde peut respirer paisiblement, et le dieu symbole de la Paix en remercier les princes juliens en leur accordant, selon le vœu du poète, l'immortalité, due aux « artisans de paix » :

> *Jane, fac aeternos Pacem, Pacisque ministros :*
> *Neue suum praesta deserat auctor opus*[34].

Le livre 1, livre, lui aussi, symbole, si l'on a en mémoire l'importance que Rome attachait aux « commencements » et aux expressions premières[35], se clôt sur une évocation significative : l'*Ara Pacis*, dont la dédicace tomba le 6 juillet 13 av. J.-C., mais où l'on allait prier le 30 janvier[36], une paix indissociable du prestige que les Énéades rayonnent alors sur le monde : *Horreat Aeneadas et primus et ultimus orbis*[37] et des sentiments d'amour qu'ils ont su faire éclore partout pour Rome[38]. Une paix « plus glorieuse que la guerre[39] ».

C'est en cela, bien sûr, que le message a changé, par rapport à Virgile aux premiers temps d'un principat, à la vocation ancestrale de l'*Urbs*. Impossible de comprendre les *Fastes* si on ne les replace pas dans leur cadre de composition : la fin d'un règne, le bilan d'une œuvre.

Quelque chose a changé, depuis le Romulus de Virgile, casqué d'un double panache, symbole d'*imperium*[40]. Romulus a vieilli. D'autres personnages-référence l'ont remplacé, comme certains dieux « de jeu-

30. *F.*, 1, 85-86.
31. *F.*, 1, 253.
32. *F.*, 1, 284-285.
33. *F.*, 2, 18 : ... *pacando si quid ab hoste uacas.*
34. *F.*, 1, 287-288.
35. On verra M. MESLIN, *la Fête des Calendes de janvier*, Bruxelles, 1970. Cicéron, *Diu.*, 1, 45.
36. *F.*, 1, 710 : *Haec erit a mensis fine secunda dies.* L'*Ara Pacis* fut dédiée en 9 av. J.-C. (*Fast. Praen.*), et, détail significatif, sur le Champ de *Mars*.
37. *F.*, 1, 717.
38. *F.*, 1, 718.
39. *F.*, 1, 714 : *Tu ducibus bello gloria maior eris.* Thème augustéen par excellence, mais nouveau pour les fils de Mars, habitués à entendre chanter la vocation guerrière de Rome...
40. *Aen.*, 6, 779-782 : *Viden ut geminae stant uertice cristae...*

nesse » ont été supplantés par d'autres, et la figure que nous en montrent les *Fastes* est une image en clair-obscur.

Le parcours d'Auguste lui-même paraît, certes, calqué sur celui de Romulus : une jeunesse tumultueuse, et la conquête du pouvoir, contre ceux qui, Amulius, Brutus, Antoine, contestaient la légitimité du jeune adversaire. Puis, après les armes, la fondation de la Ville, son organisation en cité bien assise, pourvue de lois. Romulus devient Quirinus, Octave devient Auguste. Nouveau départ pour Rome, à partir de cette prise d'Alexandrie qu'Auguste fit déclarer *dies felix* et point de départ pour le compte des années de l'Empire romain [41]. Romulus conquérant, Auguste désirait vivement l'incarner, en son temps de jeunesse [42]. Mais on ne prend pas impunément un autre nom que le sien : en se l'appropriant, on s'incorpore tout ce qui fit l'énergie vitale de celui qui le porta avant vous, mais on risque aussi, en le réactivant, en ranimant pour ainsi dire le passé dans le présent, de réveiller aussi les mécanismes ancestraux qui décidèrent son destin. Cicéron l'avait bien compris, dans le cas de César, qui, le premier, avait promu Romulus-Quirinus en installant sa statue dans son temple [43], et insinuait qu'il pourrait bien connaître *aussi* la fin sanglante du premier roi [44]. Comparativement à Romulus, être de chair et de sang, Quirinus, être divin, était de tout repos, n'évoquant que des idées paisibles : constitution d'une cité, rassemblement des citoyens. Il colore donc déjà la physionomie originelle du Romulus historique, lorsque Ovide montre, par exemple, le jeune guerrier turbulent de l'Histoire, champion du droit dès ses dix-huit ans, et législateur :

> *Iliadae fratres iura petita dabant*
> *Saepe domum ueniunt praedonum sanguine laeti,*
> *et redigunt actos in sua iura boues* [45].

Il ne se conduit jamais en pillard, contrairement à d'autres affirmations [46] et ne fait que récupérer ce qu'on lui a volé, ainsi ses troupeaux dans le récit étiologique des Lupercales [47] : il s'agit d'assagir le turbulent jeune homme, en ne privilégiant en lui que ce qui est « Quirinus », c'est-à-dire les idées de fondation, d'organisation, de législation, qui justifieront son apothéose — et celle d'Auguste, par conséquent, une fois oubliée la jeunesse d'Octave. Mars enlève donc aux cieux un roi en train de légiférer — *iura dabas* [48] —

41. Dion Cassius, 51, 19. Symbole de ce « recommencement », les offrandes déposées au Capitole durant la République en sont ôtées, comme « porteuses de souillures » : *τότε καθαιρεθέντων, ὡς καὶ μεμιασμένων.*

42. Voir n. 52.

43. Avec la dédicace « au dieu invaincu », *Deo inuicto* (Dion Cassius, 43, 45, 3).

44. *Att.*, 12, 45, 3 et 13, 28, 3. « Je l'aime mieux voisin de Quirinus que du salut », écrivait Cicéron. Tout le sel vient de la proximité des deux temples, sur le Quirinal. Salus eut son sanctuaire en 304, Quirinus en 293.

45. *F.*, 3, 62-64.

46. Tite-Live, 1, 5 ; Plutarque, *Rom.*, 20 et 21, d'ap. Butas.

47. *F.*, 2, 359-380. Même effort d'adoucissement du Romulus primitif dans l'attribution à Céler, non au frère de Rémus, du coup de bêche qui sera fatal à ce dernier, *F.*, 4, 843 et 5, 469-471.

48. *F.*, 2, 492. On apprécie d'autant plus l'évolution, lorsqu'on compare au texte des *Fastes* celui

au bord du Marais de la Chèvre, et transforme en Quirinus, « homme de la cité », quelqu'un qui l'était déjà. Auguste reconstruira le temple de Quirinus, et l'ornera de 76 colonnes, nombre exact des années de sa vie [49] ce qui sera vivement critiqué, comme s'il l'eût pu connaître dès 15 av. J.-C. C'était là un hasard qui le secondait merveilleusement, et savait s'amuser parfois, comme lorsque Auguste, qui avait préféré, pour lui donner son nom, Sextilis, août, au lieu de septembre, son mois de naissance [50], aura la coquetterie de mourir un 19 août [51].

Cette prédilection d'Auguste, exploitée déjà par Virgile [52] va entraîner Ovide à gommer toutes les autres interprétations du nom proposées par ses devanciers [53] et à transplanter en février l'apothéose de Romulus, normalement datée du 5 juillet, coïncidant avec les *Poplifugia* et les expliquant [54] : car il est capital d'établir que ce Quirinus fêté en février n'est autre que Romulus divinisé; pas un dieu indépendant dont on aurait donné le nom au Fondateur, mais lui-même monté aux cieux *propria persona* [55]. Un écart de date entre le 17 février, présenté par Ovide comme la fête de Romulus divinisé — *Qui tenet hoc nomen Romulus ante fuit* (2, 476), et le 5 juillet serait gênant, tout comme l'écart de lieu qui sépare le temple de Quirinus, sur le Quirinal, et le Palatin, colline attachée à Romulus : Ovide oublie donc le rituel des *Quirinalia*, ce qui lui permet de ne pas parler du temple...

À côté de Romulus-Quirinus, qui reste cher au cœur du Prince, bien qu'il ait finalement renoncé à adopter l'un ou l'autre nom [56], puisqu'il ordonnera encore qu'on porte sa statue lors de ses funérailles [57] et puisque le patronage du *pater patriae* reste indispensable à sa propre apothéose [58], les *Fastes* assurent la promotion d'un autre personnage : Numa, témoignant ainsi de l'évolution qui changea quelque peu l'optique d'Auguste. Ovide, chaque fois qu'il le peut, rabaisse Romulus devant Auguste, par exemple dans ce morceau de II, 133-144, *Romule, concedes!*, où le premier *pater*

de Tite-Live, 1, 16 : Romulus disparaît en passant son *armée* en revue, *cum ad exercitum recensendum contionem in campo ad Caprae paludem haberet.*

49. Dion Cassius, 54, 19. Quelque astrologue eût pu l'en instruire, parmi, peut-être, ceux dont s'entourait Tibère (Dion, 57, 19) ou Auguste lui-même, « féru d'astrologie », cf. J. Gagé, *Res Gestae*, Paris, 1977, p. 159. Auguste refusa de même d'être né en septembre (Suétone, *Aug.*, 5 et 94) pour préférer janvier (cf. J. H. ABRY, Auguste, *la Balance et le Capricorne*, *R. É. L.*, 66, 1988 (89), 103-121 et mon article *la Perle de Servilia* (à paraître *R. É. A.*).

50. Macrobe, *Sat.*, 1, 12, 35, avec le texte du décret sénatorial évoquant le premier consulat d'Auguste en août, ses triomphes remportés en ce mois, la victoire sur l'Égypte.

51. Dion Cassius, 66, 30, 5 et Tacite, *Ann.*, 1, 9 qui note combien ces « coïncidences futiles » (même jour pour sa mort et son premier *imperium*) défrayaient la chronique.

52. *Aen.*, 1, 292 et Servius, *ad loc.* et *G.*, 3, 27. Dion affirme que le nom préféré du Prince était *Romulus* (53, 16); Suétone, *Aug.*, 7. Voir E. MANNI, *Romulus e parens patriae...*, *M. C.*, 4, 1934, 106-118.

53. Rassemblées par G. RADKE, dans *Aufstieg...*, 2, 17, 1, 1981, p. 276-299.

54. Plutarque, *Rom.*, 27; Cicéron, *Rép.*, 1, 25. Varron, *L. L.*, 18 et Macrobe, *Sat.*, 3, 2, 14 rapportent ce rituel à d'autres circonstances. Voir aussi Denys, 2, 56, 5 (mort de Romulus).

55. Voir *Quirinus, Auguste, Apothéose*, dans *Vita Latina*, 132, 1993, 18-23.

56. Il les portait alternativement, *diuerso tempore omnibus usus est* (Serv., *Ad Aen.*, 1, 292) en parlant des noms *Quirinus, César* et *Auguste.*

57. Dion Cass., 56, 34.

58. J'en veux pour preuve la remarque de Dion, 56, 46 : *κατὰ τὰ περί τε τοῦ Πρόκλου καὶ περὶ τοῦ Ῥωμύλου λεγόμενα...*

patriae doit s'incliner devant le second[59]; un morceau sans doute inséré après la mort d'Auguste, car il apparaît comme la mise en œuvre du discours de Tibère devant le corps d'Auguste[60], le successeur du premier *princeps* refusant, pour ne pas vexer Romulus, de lui comparer Auguste, et ne trouvant, à la rigueur, qu'Hercule qui pût lui fournir comparaison. Le personnage qui a les faveurs de cette fin de règne, c'est Numa. Il convient mieux à Auguste vieillissant, — qui préfère *tueri* plutôt que *uincere*[61] et déverse sur choses et gens sa *cura prouida*[62] — que le jeune guerrier qu'il avait préféré d'abord. Ainsi Ovide oppose-t-il, en 2, 141-142, *uis* à *leges*, *dominus* à *princeps*. Le paisible législateur, c'est Numa qui l'incarne, lui qui institua la fermeture du Janus à laquelle Auguste attache tant de prix[63].

Numa n'est-il pas le gardien du temple de Vesta et des feux sacrés d'Ilion, qualifiés, en 2, 69, de *penetrale Numae*? N'habite-t-il pas lui-même dans le vestibule du temple de Vesta qu'il avait fondé[64]? Auguste a refait l'Histoire. Désormais, c'est Vesta qui loge chez lui, puisqu'il a renoncé, en 12 av. J.-C., à déménager à la Régia, mais a choisi d'aménager dans sa propre demeure palatine un sanctuaire à la déesse[65].

Romulus ou Quirinus n'évoquaient que la fondation matérielle de la Ville, Numa s'était occupé, lui, de sa fondation religieuse. Comme lui, Auguste est un *dux sacratus* (2, 60), un roi-prêtre. Il renchérit même sur son devancier, puisqu'il est un *dieu-prêtre*, en une de ces formules sibyllines qu'Ovide excelle à ciseler[66]. Numa intervient plusieurs fois au cours de l'ouvrage, toujours en interlocuteur privilégié des dieux, Jupiter, Faunus, Égérie[67] et il sait corriger les erreurs de Romulus[68]. Il est par excellence l'homme du sacré, « utilisant les dieux », dit Plutarque[69], pour mener ses Quirites. Près d'accéder aux cieux, Auguste se rapprochait du sacré, et s'intéressait à la figure de ce donneur de lois religieuses, *purus* et *pius*[70] comme autrefois Énée, mais roi, lui, de Rome.

Comme Numa, Auguste veille sur le feu de Vesta, le feu apporté d'Ilion — un éternel veille sur l'éternel : la formule est d'Ovide, 3, 421 — et telle est l'osmose entre la personne du Prince et les symboles religieux romains

59. Il est à remarquer qu'Ovide ignore radicalement l'existence de deux autres *pater patriae* avant Auguste : Camille et Cicéron... Auguste fut appelé ainsi le 5 février 2 av. J.-C. (*Fast. Praen. ad loc.* et *Res Gest.*, 35. L'adresse fut prononcée par Valérius Messala, au Sénat (Suét., *Aug.*, 58) et accueillie par Auguste en larmes.

60. Dion Cass., 56, 36.

61. *F.*, 1, 529 : *tuebitur*; 531 : *tutela.*

62. *F.*, 2, 60.

63. Plutarque, *Num.*, 20, 1 ; Liv., 1, 19, 2 ; Varr., *L. L.*, 5, 165. Auguste ferme le temple en 29, le 11 janvier (*Fast. Praen.*, Dion, 51, 20, 4), puis en 25, au sortir de la guerre des Cantabres (Orose, 6, 20, 8). Une 3e fermeture est certaine mais non sa date (Suét., *Aug.*, 22, 1 et *Res Gest.*, 13).

64. *F.*, 6, 264; Plut., *Num.*, 14; Servius, *Aen.*, 2, 325 et 7, 153.

65. Voir n. 74.

66. *Et fient ipso sacra colente deo*, qui me rappelle ces ineffables subtilités des *Métamorphoses* qu'a recueillies M. Frécaut (l'*Esprit et l'Humour*, Grenoble, 1972, p. 88 sqq.). Ici, le dieu est à la fois sur et devant l'autel...

67. *F.*, 3, 285-392; 4, 641-672.

68. 3, 151-154.

69. *Num.*, 8, 3.

70. *F.*, 3, 335-36.

qu'Auguste est devenu lui-même *pignus imperii*, au même titre que les vénérables fétiches sur lesquels il étend sa vigilance [71]. L'exigence sacrale se trouve suprêmement remplie, puisque, avec Auguste Grand Pontife, un descendant de Troie assume le culte des Pénates troyens et de Vesta la Troyenne [72] :

ortus ab Aenea tangit cognata sacerdos
numina : cognatum, Vesta, tuere caput!

Car Vesta est devenue la grande déesse de Rome. C'est elle qui a vengé le meurtre de César, Grand Pontife, et donc son prêtre : une affirmation redoublée [73] qui montre l'insistance d'Auguste à placer sous l'éclairage du sacré la guerre civile de 43-42, que le sacrilège commis sur la personne de César prêtre, et prêtre du foyer sacré de Rome, vient ainsi légitimer. Auguste l'a fait monter chez lui, au Palatin [74], abri, un moment, des objets sacrés après l'incendie du temple. Le foyer du Prince est donc devenu le foyer de la Ville, sa maison s'est agrandie aux dimensions d'un temple, le cœur religieux de Rome bat entre les murs de sa maison. Protecteur du Feu sacré, lui-même garantit la survie de l'*Vrbs*, liée à celle du Feu. Mais il unit aussi en sa personne les destinées de Troie réfugiée dans Rome et celles de la cité romaine, dont il est Grand Pontife. Si Vesta a retrouvé ainsi le Palatin et la première Rome, sur la fondation de laquelle elle veilla jadis [75], le monde gréco-oriental ne pourra que s'enorgueillir de voir un prince de race troyenne veiller sur un feu troyen dans la ville victorieuse. Lorsqu'il viendra « chercher des lois sur la terre romaine [76] », il ne se sentira pas dépaysé [77].

Le monde reconnaîtra aussi Janus, s'il est, nous l'avons vu, le Chaos originel, et surtout le dieu-Soleil. Apollon fut le dieu de la jeunesse fougueuse d'Octave, qu'il protégea à Actium, et dont il partagea la maison à partir de — 28 [78]. Apollon se taillait la part du lion dans les Jeux Séculaires de 17 et le *Carmen* d'Horace. Apollon occupe, autrement que par référence adventice, *un seul* vers dans les *Fastes* et trois mots de ce vers : *Phoebus habet partem* (4, 951) relatifs, justement, à cette place dans la maison

71. Servius, *Aen.*, 7, 188, en dresse la liste : *Septem fuerunt pignora quae imperium Romanum tenent : + eius matris deum, quadriga fictilis Veientanorum, cineres Orestis, sceptrum Priami, uelum Ilionae, palladium, ancilia. F.*, 3, 422 : *imperii pignora iuncta uides* (Auguste et le Feu).

72. *F.*, 3, 425. Désignation du Feu comme « troyen » : 6, 455-6 ; union de Vesta et des « dieux d'Ilion » : I, 528, etc. Virgile affirmait déjà l'origine troyenne de la latine Vesta.

73. *F.*, 5, 573-577 et 3, 698-710, où Vesta le proclame elle-même : *meus fuit ille sacerdos/Sacrilegae telis me petiere manus* : les conjurés se sont attaqués à Vesta elle-même, crime de lèse-divinité.

74. *F.*, 4, 949-954 avec répétition de l'adjectif *cognatus* (949) établissant la parenté d'Auguste et de Vesta. Cf. *Fast. Praen.* au 28 avril ; Dion, 54, 27. Auguste crut-il imprudent d'habiter la *Regia* qu'avait occupée César avant lui (Suét., *Caes.*, 46) ? Sur l'incendie, Dion, 54, 24.

75. Prière de Romulus à Vesta, pendant qu'il trace le sillon, en même temps qu'à Jupiter et Mars (*F.*, 4, 827-28).

76. *F.*, 1, 516.

77. Ovide affirme souvent que l'Italie est terre grecque (4, 64 ; 4, 272). « Pars, tu resteras nôtre ! » dit ainsi Attale à Cybèle (*F.*, 4, 272).

78. Suétone, *Aug.*, 70 ; Plutarque, *Br.*, 24 ; Dion Cass., 51, 1 : offrande d'un temple et de Jeux Actiens ; érection d'une statue du dieu sur l'endroit où Auguste avait sa tente. Installé au Palatin : Dion, 53, 1 ; Suétone, *Aug.*, 29.

d'Auguste. C'est Janus qui, maintenant, le remplace, assumant ses fonctions solaires d'ouvreur du Jour et de l'Année [79], embrassant comme lui, d'un seul regard, l'Orient et l'Occident [80]. Apollon, c'était, comme Romulus, la jeunesse d'Auguste; à son déclin vont s'affirmer des dieux et des héros eux aussi mûrs et graves, Numa, Janus à la longue barbe du vieillard Temps [81]. Début et fin : les deux premiers mois des *Fastes*.

Comme Romulus, Mars a vu sa gloire pâlir, sous le règne de celui que ses statues proclamaient depuis — 36 le « créateur de la paix sur la terre et la mer [82] ». Mars *Vltor* aura, bien sûr, sa place, à propos du temple voué par Auguste adolescent [83], mais Ovide consacre un développement plus long à la récupération, sans combat, des aigles romaines rendues spontanément par les Parthes : il n'oubliait pas qu'à Philippes combattait, auprès de Brutus, son protecteur et ami, Messala. Lorsqu'il apparaît en personne, Mars pose casque et lance pour mieux deviser avec le poète, et entendre le récit non d'exploits guerriers mais de son idylle avec Ilia [84]. Le Mars des *Fastes* est devenu un Mars *Tranquillus*, agréable au Prince qui construisit l'*Ara Pacis* [85]. N'est-il pas uni à Vénus, la grande déesse julienne, par les liens de l'amour? Les *Fastes* évoquent maintes fois cette union [86] cependant que le Panthéon la consacrait sur le sol romain [87].

Vénus avait, dans le calendrier romain, la portion congrue : pas de prêtre ni de fête [88], hormis une place à partager, le 1er avril, depuis 114, et l'anniversaire d'un temple le 19 août [89]. Si elle occupe le premier rang dans la mythologie julienne, elle le perd quand il s'agit du calendrier. Là encore, Ovide a fait ce qu'il a pu pour chanter longuement Vénus [90] mais sans pouvoir dissimuler que le 1er avril appartenait à *Fortuna Virilis* bien avant qu'à Vénus, et que la mère des Énéades doit bien rendre à Jupiter ce dont une étymologie populaire l'avait frustré, la fête des *Vinalia*. Et là, même par allusion ou par Énée interposé, il ne peut donner de place à Vénus, qu'il ne nomme même pas [91] : l'Histoire et la religion imposent des limites, même au dévouement le plus affiché. En revanche, l'Histoire elle-même cède le

79. *F.*, 1, 117; 125. Voir Macrobe, *Sat.*, 1, 9, 5-13 : comparaison entre Janus et Apollon.

80. *F.*, 1, 140.

81. *F.*, 1, 259 : *Ille, manu mulcens propexam ad pectora barbam.*

82. Appien, 5, 130.

83. *F.*, 5, 550-598. Voir R. RIEDL, *Mars Vltor in Ovids Fasten*, Amsterdam, 1989.

84. *F.*, 3, 1-2 : *Bellice, depositis clipeo paulisper et hasta/Mars, ades, et nitidas casside solue comas.* Ilia : 3, 11-78.

85. *F.*, 1, 709-724. Cf. J.-C. Richard, *Pax, Concordia...*, dans *M. É. F. R. A.*, 75, 1963, 303-386.

86. P. ex. 4, 25-28, 57-60. Cf. Macrobe, *Sat.*, 1, 12, 8.

87. Il fut dédié à Mars et à Vénus, mais appelé *Panthéon*, « à tous les Dieux », parce que les deux bases des statues portaient les images des autres dieux (Dion Cass., 53, 27).

88. Macrobe, *Sat.*, 1, 12, 12 : « Les Anciens n'ont décrété en ce mois aucun jour de fête ni aucun sacrifice à Vénus, et même dans les Chants des Saliens elle n'est pas nommée », ce d'ap. Cingius; et, d'ap. Varron : « le nom de Vénus n'a été connu des Romains, à l'époque royale, ni en grec ni en latin et *avril* n'a pu tirer son nom de Vénus ».

89. *F.*, 4, 125-164 et *Fast. Praen.* au 1er avril; anniv. : temples de Vénus Érycina en 215 et 181 (Liv., 22, 9-10 et 40, 34, 4) de Vénus Obsequens en 295 (Liv., 10, 31, 9 et Fest., p. 322 L.).

90. Je l'ai montré p. 78-99 de l'*Étiologie relig. dans les Fastes*, Paris, 1985.

91. Étiologie des *Vinalia* : *F.*, 4, 879-900.

pas à l'épopée, et Ovide adopte sereinement la version virgilienne de l'issue du duel Énée-Mézence, contre la version ancienne représentée par Caton, qui n'accordait pas la victoire au prince troyen [92].

Par rapport aux divinités nationales, qui gardent, bien sûr, dans les *Fastes*, la place qu'elles occupent au calendrier, les divinités juliennes, autre avantage d'un calendrier de parchemin sur un calendrier de marbre, s'étalent démesurément dans les évocations qui leur sont consacrées, et remplissent les moindres espaces libres, que ce soit par une fête en forme ou par telle allusion, piquée ici et là, qui permet de les nommer une fois de plus, même là où elles n'ont rien à faire. Au moment crucial de la victoire gauloise, on voit, par exemple, les dieux de Rome implorer la clémence du destin pour leur ville chérie. Quels dieux? Vénus, Quirinus et Vesta, les trois favoris de la *gens* au pouvoir [93]. Si bien que le calendrier nous paraît pour ainsi dire infiltré par les traditions juliennes. Et c'est bien là le but qu'Auguste visait en souhaitant des *Fastes*.

On n'impose pas un culte, on le suggère. On amène à l'adopter par la persuasion et la répétition.

Le retour au passé est alors capital, puisqu'il permet d'enraciner parmi les cultes primordiaux celui qu'on souhaite instaurer. En cela, l'étiologie joue son rôle, puisqu'elle fait appel au passé pour expliquer le présent. Elle n'est pas plongée immobile au fond du gouffre des âges, mais résurrection, explosion du passé dans le présent. Un *exemplum* a-t-il eu des conséquences utiles ou spectaculaires? On le commémore, c'est-à-dire qu'on l'appelle à fonctionner de nouveau, à révéler encore les valeurs qu'il contenait en germe et qu'il révéla, justement, *le jour où*. L'*exemplum* a donc valeur ominale et peut opérer à tout moment [94] : loin d'être immobilisme, le retour au passé est une dynamique puissante et efficace. Facteur de continuité, elle rattache d'un lien qui ignore l'évolution une réalité actuelle aux ancêtres qui la vécurent, couvrant d'un voile de piété et de solennité des usages dont l'archaïsme pourrait rebuter les esprits éclairés qu'on invite à s'y soumettre. Pieds nus, le *paterfamilias*, armé de son chaudron en une nuit de mai, neuf fèves dans la bouche, pourrait avoir envie de rire. Mais il ne rira pas, s'il sent en lui, ne fût-ce qu'un instant, l'âme de son ancêtre qui, jadis, à la place où il est, fit les mêmes gestes et prononça les mêmes mots [95]. Pour conserver aux vieux rites leur force efficace au 1er siècle av. J.-C., il fallait que le Romain qui, le 21 avril, sautait au-dessus du feu, eût conscience qu'il reproduisait le geste ancestral dont les conséquences redevenaient vraies pour lui-même et les siens, qu'il se sentît lui-même un compagnon de Romulus incendiant sa hutte pour amener ses troupeaux pâturer dans la Ville [96]. Et il fallait que les hommes à demi-nus déguisés en

92. Servius, *Aen.*, 1, 267 d'ap. Caton; aussi : 4, 620, 6, 760; Liv., 1, 3, 4; Denys Hal. 1, 65; Macr., 3, 5, 10. C'est Ascagne qui vainc Mézence. Son surnom d'*Iulus*, proche de *Iulius*, l'habilitait tout à fait à figurer dans les *Fastes* aux *Vinalia*, donnant une occasion supplémentaire de citer les *Iulii*. Mais cela obligeait à contredire la version virgilienne, ce qui eût été trop hardi.

93. 6, 375-376.

94. On lira M. MESLIN, *l'Homme romain*, Paris, 1985 (1re éd. : 1978), p. 66 sqq.

95. Ovide, *F.*, 5, 429-444.

96. *F.*, 4, 801-806.

boucs que les Romains voyaient courir sous leurs yeux le 15 février [97] ne se sentissent plus des contemporains, mais réellement les compagnons de Romulus.

Les gens du I^er^ siècle avaient ainsi l'impression non pas qu'on leur imposait des conceptions antédiluviennes, artificiellement et laborieusement ressuscitées par le caprice d'un seul, mais qu'ils vivaient eux-mêmes au VIII^e^, voire au XII^e^ siècle av. J.-C. Cela était possible si l'on présentait Rome non pas comme la descendante lointaine d'une Troie en cendres depuis 1190 av. J.-C., mais comme cette cendre même, ranimée, agissante et victorieuse, ce que fait Ovide en 1, 523-30 : « Brûlez la Pergame de Neptune, flammes des vainqueurs ! Empêcherez-vous ses cendres de dominer le monde entier [98] ? ». En ajoutant aux deux vers sur Énée emportant Vesta d'Ilion en flammes deux autres vers montrant Auguste veillant sur le feu de Vesta, le poète opère la jonction éloquente : Auguste est Énée, ou Énée Auguste, et les siècles sont abolis. C'était hier, la fondation de Rome. Et aujourd'hui, le lendemain d'hier, Auguste, qui règne et fonde à nouveau Rome : plus puissant que tous les discours politiques, ce raccourci.

Si l'on parvient, donc, à ce que chaque Romain, à chaque instant de son existence religieuse, pense *Énée* ou *Romulus*, l'homme qui aura su opérer cette jonction dans et par le temps aura partie gagnée.

Car ce regard perpétuel de la Ville sur son passé lui sera justification et légitimation, tout comme, pour l'ensemble du monde, est légitimation de la conquête romaine le lien affirmé par Ovide entre Rome et Troie. Loin d'être une agression impérialiste, elle devient la juste revanche des arrière-neveux de Troie partant venger leur ancêtre, et c'est alors de la piété filiale, une notion romaine entre toutes [99]. Auguste prend-il soin d'organiser un culte pour César ? Rien à redire, du moment que Romulus a célébré la mémoire de Numitor [100] ou Énée celle d'Anchise [101]. Auguste prend-il envie de débaptiser *Quintilis* en *Julius* ? Rien à redire, puisque Romulus, lui aussi, offrait mars et avril à ses parents Mars et Vénus [102]. César ne saurait être divinisé de but en blanc, et Auguste *a fortiori* ! sans soulever le tollé des traditionnalistes. Tout se déroule sans heurt du moment qu'ils ne font que reproduire l'aventure surhumaine de Romulus, leur ancêtre [103].

97. *F.*, 2, 359-380. Peut-être est-ce cette « résurrection » de « réels » Romains du VIII^e^ siècle av. J.-C. qui fit choisir les Lupercales, en 44, pour y placer la mise en scène du don de la couronne royale à César (Suét., *Cés.*, 74) ? Que César eût créé un groupe de *Luperci Juliani* attachés à sa personne ne me paraît pas indifférent : la royauté qu'il souhaitait s'ancrait ainsi dans tout un contexte romuléen.

98. *Vrite uictrices Neptunia Pergama, flammae!//Num minus hic toto est altior orbe cinis ? F.*, I, 525-26 et 529-30 : *Tempus erit cum uos orbemque tuebitur idem/Et fient ipso sacra colente deo.*

99. Toute la prophétie de Carmenta, en *F.*, I, 515-536.

100. *F.*, 5, 75-76. Le culte est organisé en 42 par une loi d'Antoine (Macr., *Sat.*, 1, 12, 34).

101. *F.*, 2, 543-546.

102. *F.*, 1, 37-40 ; 4, 57-60 ; 3, 72-78.

103. On sait que Livie prit soin de reproduire les conditions exactes de l'apothéose de Romulus : Numérius Atticus recevra 250 000 drachmes pour avoir « à l'exemple de ce qu'on rapporte de Proculus et de Romulus » juré qu'il avait vu Auguste monter au ciel » (Dion Cass., 56, 46) et on lâcha un aigle qui emporta l'âme du Prince » (ibid., 41). Noter que la statue de César ne fut pas portée parmi celles des ancêtres d'Auguste, parce que son accession au rang des dieux l'empêchait d'être considéré comme un homme ayant vécu (Dion Cass., 56, 34).

Pour faire accepter mieux ces conceptions délicates, Ovide a su créer une ambiance mythique digne des vieux temps, s'entretenant avec Janus, Vénus ou Flora avec la même simplicité que, jadis, Servius avec la Fortune ou Numa avec Picus et Jupiter. Vesta, en 44 av. J.-C. s'occupera ainsi tout naturellement de César au dernier jour de sa vie, de la même façon que Mars veilla sur Romulus le dernier jour de la sienne, ou Vénus sur Énée destiné aux cieux, leur épargnant même le passage par la mort [104].

La supériorité majeure, peut-être, du calendrier sur l'épopée et sur l'Histoire reste le *fractionnement* et la *répétition.*

Complémentaires sont-ils. L'un découpe en vingt morceaux la seule légende d'un personnage clef, et donne ces morceaux vingt fois s'il le faut, à vingt moments de l'année : les noms de Romulus, Énée, Numa, Vénus, Mars ou César tissant un leitmotiv à travers l'ouvrage ; et l'on sait la force de la répétition. On est libre de n'ouvrir l'*Énéide* qu'une fois dans sa vie, et d'oublier dès que quitté le *grammaticus* l'histoire des premiers siècles. Mais on n'échappe pas à la répétition obsessionnelle du calendrier.

L'autre, ramène, année après année, à la même date, les noms des mêmes dieux ou des mêmes héros qui fondèrent ces fêtes ou qui les expliquent. Et que dire des grands anniversaires ! Chaque 5 février rappellera aux hommes, année après année, quarante, cinquante fois et plus dans une vie d'homme, qu'Auguste est le Père de la Patrie. Chaque 13 janvier, qu'Auguste a remis le pouvoir au peuple et reçu la couronne. Chaque 16 janvier, qu'il a adopté le nom d'Auguste, grandi ainsi par-dessus tous les hommes [105], chaque 6 mars qu'il a été élevé au Grand Pontificat, et ainsi de suite. Répétés ainsi et passés dans la célébration quotidienne, ces pouvoirs et ces honneurs sporadiquement conquis reçoivent chaque fois une nouvelle vie et un nouvel impact que leur donne leur résurrection annuelle.

C'est donc bien, en fin de compte, une nouvelle religion, qu'ont créée, à l'ombre du Pouvoir, les *Fastes* d'Ovide. Le rituel ancien demeure, mais à chaque instant une explication nouvelle est suggérée, qui oriente autrement la portée du rite et le modèle sur les intentions d'Auguste, donnant à chaque geste de la liturgie un environnement julien. Oui, Auguste et ses ancêtres, qu'il résume en sa propre personne, sont bien, selon le vœu de Mécène, le seul spectacle que Rome et le monde soient invités à contempler, puis à vénérer, le Prince, augmenté jusqu'à la surhumanité, étant déjà confondu par de nombreux vers des *Fastes* avec Jupiter [106]. Pour mettre à la

104. César : *F.*, 3, 697-710, où Vesta remplace le dictateur par un simulacre, et *Mét.*, 15, 449 ; 843-851, où Vénus enlève aux cieux son âme, qui s'embrase et devient comète. Énée : *Mét.*, 14, 597-608 : purification par l'eau du Numicus et l'ambroisie. Romulus : *F.*, 2, 491-512 et *Mét.*, 15, 805-851, où le corps de Romulus est « dissous dans les airs comme une balle de fronde », ce qui équivaut à une transformation en astre, Hersilia devenant elle aussi une comète.

105. *F.*, 2, 127-128 ; 1, 589 ; 1, 589, avec une erreur que signale J. GAGÉ, *Res Gestae*, Paris, 1977, p. 164 ; 3, 419 sqq. Le surnom d'*Augustus* est interprété soit comme « celui qui augmente », soit comme « celui qui est augmenté » p. ex. V. EHRENBERG, *Klio*, 19, 1925, 189-213, p. 211 contre M. A. KOOPS, *Mnemosyne*, 5, 1937, 34-39 ; voir H. FUGIER, *Express. Sacré*, Paris, 1963, p. 41. Dion Cassius, 53, 16 paraît cautionner l'interprétation par le « passif », i. e. « augmenté » par rapport à l'humain, et comparable à « *sebastos* ».

106. On trouvera les passages des *Fastes* établissant la personnalité jovienne d'Auguste dans *les Trois mythologies des Fastes*, vol. 3 des *Colloquia Raurica*, Stuttgart, 1993, 142-157, p. 154 sqq.

portée du commun des mortels la pensée prodigieuse d'Auguste, il fallait bien le talent tout en souplesse d'Ovide, capable de réaliser subtilement les adaptations nécessaires, de mesurer, à chaque mot, implications et conséquences, d'étirer le temps à sa mesure ou au contraire de le raccourcir, bref, de pétrir la matière religieuse comme une pâte au puissant levain. En incorporant au quotidien des gens de Rome les dieux ou les héros que le Prince s'ingéniait à incarner, c'était Auguste lui-même que le poète intégrait, en ses ancêtres ou en lui-même, pour le plus grand bien de la dynastie julienne, dans la moelle et les os, si l'on peut dire, du Temps romain.